



Des murs se transforment en ponts

Maryam avance avec peine, suivie de près par sa fille. Et dans ce wagon aussi, tous les compartiments sont-ils occupés? Le long de l'étroit couloir, ses yeux balayent de gauche à droite pour trouver des places libres où s'asseoir. Là, en face d'une femme blonde et de sa petite princesse qui joue avec du papier, il y a de la place.

Maryam a réussi à quitter la Syrie avec son mari et sa fille aînée en 2002 pour venir jusqu'en Suisse. Au début, elle ne se sentait pas à l'aise dans son pays d'accueil. Elle percevait le clivage culturel entre son pays d'origine et le nouveau contexte comme douloureux. Pourquoi ces regards hostiles de certaines personnes? Jusqu'ici, elle n'avait aucun contact avec des Suissesses.

Dans le compartiment, sous les yeux de la Syrienne, la petite Suissesse plie du papier de couleur pour en faire de drôles de petits animaux. Maryam est émue;

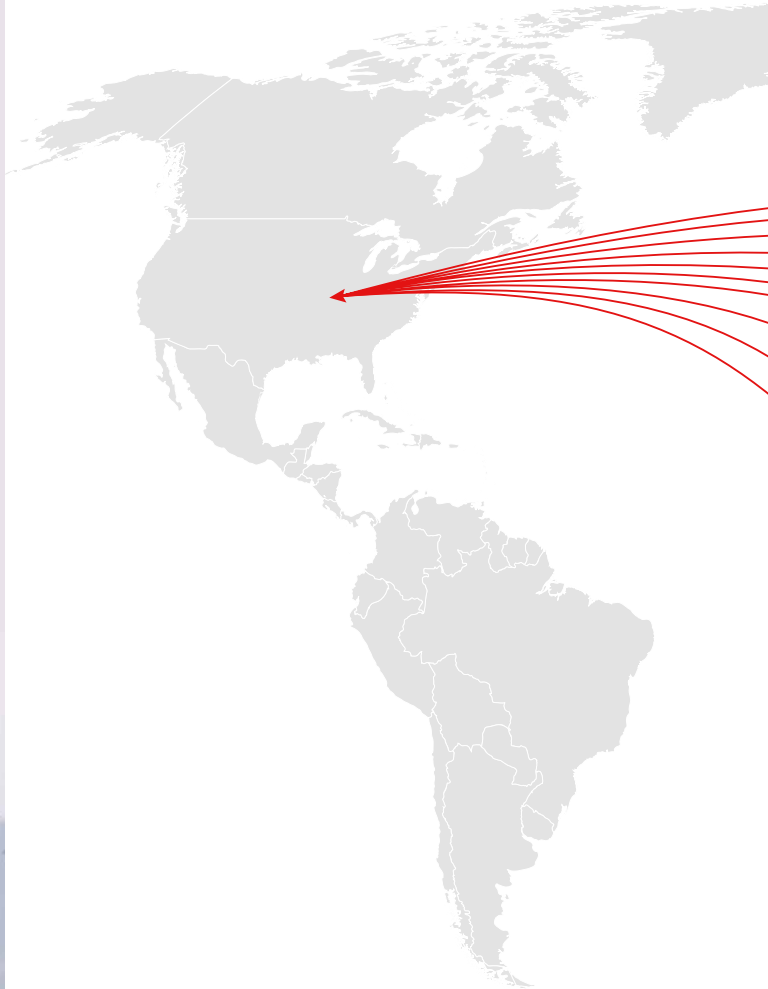
au fond d'elle-même, des images refoulées reprennent vie: des scènes colorées de l'époque où elle participait à l'enseignement de l'école du dimanche dans son église syrienne protestante. Alors, une conversation s'engage entre la Syrienne et la Suissesse qui lui fait face.

«Peu de temps après, Maryam a accepté l'invitation à assister à un culte à l'EMK, l'Église évangélique méthodiste d'Aarau», raconte Claudia Hoffmann.* Tout d'abord, Maryam a hésité à dire oui. Elle n'était pas en Suisse depuis longtemps et savait très peu d'allemand. Et puis, pouvait-elle vraiment faire confiance à cette Suissesse?

Des années plus tard, Maryam se souvient de ce culte qui a illuminé et bouleversé son existence: «En entrant dans la salle, c'était le soulagement: j'ai eu immédiatement l'impression que nous étions enfin chez nous.»

DIASPORA

(grec dispersion, dislocation) désigne des individus ou des communautés ethniques qui ont quitté leur pays d'origine, que ce soit par désespoir, par contrainte ou de leur propre initiative. On utilise ce terme aussi pour des personnes appartenant à la même communauté ethnique ou linguistique qui se retrouvent dans un pays étranger.

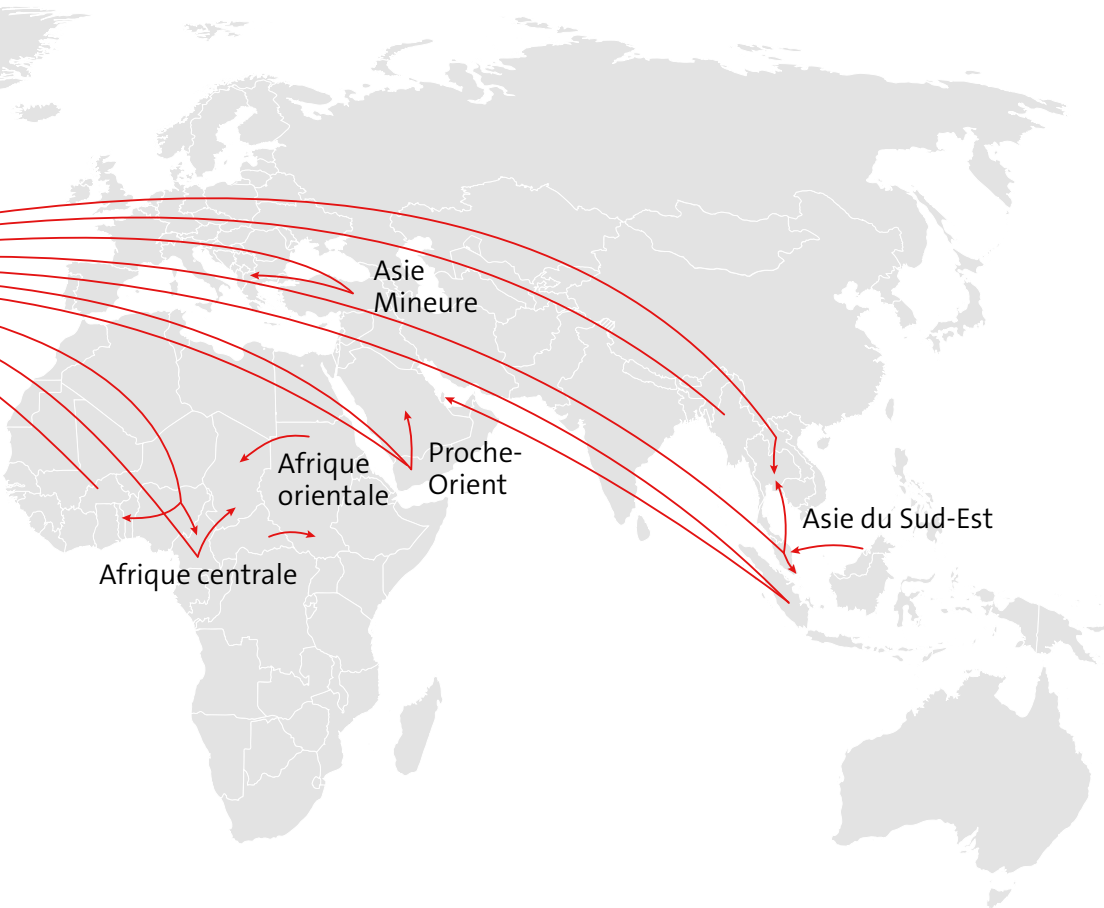


Changement de décor: Arau 2022, vingt ans après l'expérience de Maryam dans les CFF.

«À travers les portes encore fermées de la salle de culte de l'EMK Arau, on perçoit la musique de mélodies en mode mineur. Le groupe de louange répète des chants en arabe, deux femmes et un homme chantent, accompagnés par une guitare et un djembé», raconte Claudia Hoffmann.* Il y a longtemps que l'EMK célèbre Dieu en commun avec la communauté arabophone évangélique de la diaspora que Maryam et son mari ont mise en place au fil des ans.

Assis en cercle, les frères et sœurs arabophones lisent la Bible ensemble: ils sont quatre, six et puis huit... Peu à peu, l'Église de la diaspora grandit. Un jour, le pasteur suisse encourage le groupe biblique à célébrer un culte en arabe – oui, juste après le culte suisse, ici, dans la salle de culte.

Peu après, 30 à 80 migrants de différentes provenances se réunissent un dimanche sur deux pour le culte en arabe. Bien que leurs traditions diffèrent fortement, en raison de leurs cultures d'origine marquées par l'islam, ou de leurs arrière-plans confessionnels, tous parlent l'arabe. À ces déracinés en terre étrangère, cela donne un peu l'impression d'avoir retrouvé leur pays. Et leur foi commune les aide à surmonter leurs multiples différences. «Jésus-Christ, le Fils de Dieu qui se fait



Voici une sélection de communautés de la diaspora, issues des 50 pays de l'Index Mondial de Persécution de *Portes Ouvertes*, dont la langue maternelle respective est parlée dans des pays hors Index et qui ont besoin d'une traduction de la Bible. Les flèches vont de leurs pays d'origine vers leurs pays de refuge. Les données disponibles en provenance des États-Unis ne sont que la pointe de l'iceberg: pour 85 % des 1048 langues étudiées, on ne sait pas encore si elles sont parlées dans la diaspora; en outre, les informations correspondantes sur la situation en Europe et en Suisse font défaut. Selon Sunny Hong, *One Thousand Languages: project report*, en dehors des États-Unis, beaucoup plus de communautés vivant en diaspora pourraient être intéressées par une traduction de la Bible.

proche des hommes, et la relation personnelle avec lui sont au centre de nos rencontres...»

À Aarau on a jeté un pont interculturel exemplaire. «À partir de 2016, le cercle biblique arabophone est une communauté de l'EMK reconnue par les autorités.» Depuis le début, les frères et sœurs d'Aarau sont là pour les immigrés et les soutiennent de toutes les manières possibles – par exemple en gardant les enfants pendant le groupe biblique. Ensuite, on a aussi mis en place des cultes bilingues, et de temps en temps, Maryam prêche au culte suisse. Pendant le Marhaba (bonjour en arabe), un programme très simple d'après-midi en commun, des gens de tous les horizons se rencontrent. En dégustant un café et des pâtisseries, ils discutent ensemble d'un passage biblique. «Maintenant, il y a aussi des groupes de maison mixtes où l'on lit la Bible ensemble, où l'on prie et échange.»

Le martyr d'une Afghane, le manque de temps à Aarau, une tasse de café avec une visiteuse ... qu'est-ce qui retient le plus l'attention de Maryam en ce moment?

La croissance de l'Église arabophone qu'elle et son mari dirigent est vécue comme une confirmation par Dieu de leur mission commune en Suisse. Tous deux reçoivent un salaire à temps partiel pour leur ministère de pas-

seurs. De plus, grâce au soutien de l'EMK, ils peuvent suivre une formation à la *Haute École de théologie, diaconat et travail social (TDS)* d'Aarau. Maryam et son mari «se sentent intégrés, à la maison et honorés».

Claudia Hoffmann constate que Maryam «a développé une relation très personnelle avec Dieu ici, à l'EMK, alors qu'en Syrie, appartenir à une Église relevait plutôt de raisons traditionnelles. Mais grâce aux cultes à l'EMK, elle a acquis l'assurance que Dieu lui parle et peut intervenir dans sa vie, ici même.»

À la sortie, des frères et sœurs arabophones parlent en groupes avec tous les gestes naturels à leurs échanges. On entend l'arabe à côté du suisse allemand. Peu à peu, les impressions défavorables sur la Suisse font place à une image positive. Car à l'EMK d'Aarau, on a accueilli les immigrants avec «un amour sans arrière-pensée». Cet amour, la communauté de la diaspora veut le transmettre à son tour et elle le fait en jetant des ponts dans toutes les directions.

* Cet article s'inspire du livre de Claudia Hoffmann: *Migration und Kirche (Les migrants et l'Église)*, Zurich 2021, p. 34 sqq. L'autrice l'a rédigé à partir d'interviews et d'observation participante. Les citations ont été tirées de son livre, après traduction.

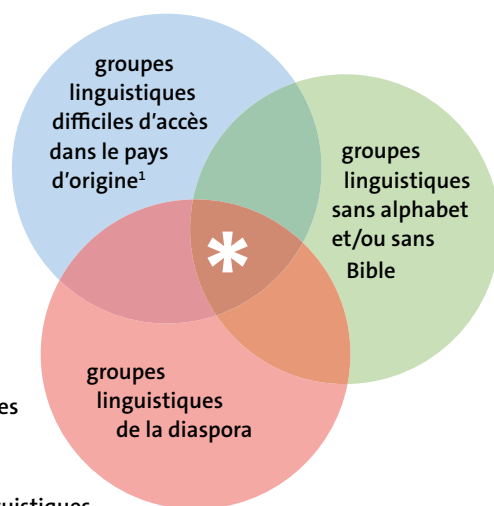
La diaspora, champ d'action pour la traduction

Plus de la moitié des groupes linguistiques dépourvus d'une traduction de la Bible dans leur langue – soit 1000 sur 1800 – vivent dans des pays que *Portes Ouvertes* classe parmi les 50 nations les plus touchées par la persécution en raison de l'Évangile. Les difficultés qui s'accumulent devant ces populations sont multiples: harcèlement soudain et souvent sans fondement, dures contraintes et exigences imposées par des autorités implacables, bouleversements ou aléas géopolitiques y compris des conflits armés.

Nos difficultés sont les opportunités de Dieu. Nous le voyons lorsque des conditions de vie extrêmement pénibles dans leur pays d'origine obligent bien des gens à fuir. Les chrétiens du pays d'accueil sont-ils prêts à leur faire connaître l'Évangile? Dans la situation mondiale actuelle, il faut à tout prix une volonté grandissante de faire progresser la traduction de la Bible.

L'immigration offre à Wycliffe de bonnes opportunités et des moyens non conventionnels de rendre la Bible accessible à des communautés linguistiques dans leur langue maternelle. Nous rencontrons parfois à l'improviste, devant notre porte ou dans le train, des personnes qui parlent couramment une langue minoritaire. Ces locuteurs loin de leur pays d'origine font partie de la diaspora. Et soudain ces étrangers deviennent nos concitoyens. Connaissent-ils déjà la Bonne Nouvelle dans leur propre langue? En général, pas un iota.

*** Potentiel pour la traduction de la Bible dans les groupes linguistiques de la diaspora: lorsque les membres de groupes linguistiques sans Bible quittent les pays où la liberté religieuse est limitée pour se rendre dans les pays libres et y former des communautés de diaspora, il devient possible d'élaborer une traduction de la Bible dans leur langue.**



Wycliffe Suisse s'interroge: y a-t-il à portée de main un groupe linguistique de la diaspora qui n'a encore aucun livre de la Bible dans sa langue? Si c'est le cas, est-ce que ces locuteurs s'intéressent à l'Évangile? Sont-ils prêts à collaborer à une traduction de la Bible dans leur langue maternelle? Est-ce que certains d'entre eux seraient décidés à s'engager fermement pour traduire et à se former dans ce but?

Aujourd'hui, en Suisse, deux habitants sur cinq sont issus de l'immigration.² Dans la perspective du mouvement mondial de traduction de la Bible, cela révèle le grand potentiel qui reste à découvrir en Suisse.

¹ Graphique à trois cercles, adapté de Trevor Deck, SIL International, 2019

² Office fédéral de la statistique / bfs.admin.ch, 2020 : il s'agit de 38 % de la population

La migration accélère-t-elle la traduction de la Bible ?

Claudia Spichtig-Lorencez Arreguín, Mexicaine 'de segunda generación en Suiza', se passionne pour le lien entre migration et diaspora. C'est pourquoi elle travaille en partie dans la 'Global Diaspora Unit' de SIL International et en partie au bureau de l'équipe Wycliffe à Bienne. Elle est interviewée par Lukas Neukom.

Pourquoi t'intéresses-tu à cette question?

Je suis moi-même une migrante. Mon parcours fait donc aussi un peu partie de l'histoire universelle de la migration: il y a plus de 40 ans, mes parents sont venus du Mexique en Suisse pour y faire leurs études. Et c'est par un Finlandais qui enseignait alors en Suisse qu'ils ont entendu l'Évangile pour la première fois. De toute évidence, Dieu continue à miser sur les déplacés et les migrants pour faire avancer son plan de salut. C'est ce

qui me touche et m'enthousiasme. Et si on y regarde de près, on s'aperçoit que de nos jours presque tous les humains sont des migrants.

Que veux-tu dire par là?

Qui, de nos jours, passe encore toute sa vie au même endroit, du berceau au tombeau? La plupart de nos contemporains partent ailleurs pour des raisons professionnelles, ou pour le grand amour, ou encore, tout jeunes, pour leur formation. Selon cette définition, une Zurichoise habitant à Berne passe déjà pour une migrante.

Une Suisseuse n'est-elle pas chez elle partout en Suisse?

Je n'en suis pas si sûre. N'y a-t-il pas, même à l'intérieur des frontières du pays, des différences linguistiques

et culturelles frappantes? Si, à l'école, il n'y avait plus au programme que des langues étrangères comme l'anglais au lieu de l'italien, une des langues nationales suisses, les compatriotes des Grisons italiens ou du Tessin ne se sentiraient-ils pas étrangers dans leur propre pays? La migration a bien des visages, car chaque histoire est unique. Inversement, les immigrés ont plus de points communs qu'ils ne le pensent, quelle que soit la distance qu'ils ont parcourue.



Claudia Spichtig-Lorenz Arreguin

Dans cette optique, les Tessinois vivant en Suisse romande ou alémanique constituent une diaspora... Des personnes déracinées et déplacées à l'étranger peuvent-elles vraiment conserver leur propre langue? Et si oui, pourra-t-on l'employer pour traduire la Bible?
Des adultes éduqués qui vivent depuis peu hors de leur pays maîtrisent bien leur langue maternelle. Ils produiront des traductions qui seront comprises sans problème par les gens de leur pays d'origine. Mais une langue vivante ne cesse de changer. De plus, le contact avec les locuteurs du pays d'origine diminue souvent progressivement. Par conséquent, l'écart ne cesse de se creuser entre la langue parlée par la communauté vivant en diaspora, suite à l'influence constante de la langue du pays d'accueil, et la langue du pays d'origine, dont l'évolution linguistique est différente et plus faible.

Prenons, par exemple, les mots d'emprunt. En diaspora, les locuteurs d'un groupe linguistique utilisent volontiers certaines expressions de la langue dominante du pays d'accueil. La grammaire est également touchée, lorsque, par exemple, on adopte peu à peu l'ordre des mots de la langue étrangère. Cette influence structurelle fait que les phrases sonnent bizarrement ou même faux aux oreilles des gens du pays d'origine.

En général, les migrants qui gardent depuis des années des contacts suivis avec leur pays d'origine sont bien placés pour un travail de traduction. Mais il est vital de s'assurer d'abord de l'attitude du traducteur potentiel envers sa propre langue. A-t-elle beaucoup de valeur à ses yeux ou une faible importance?

Si la langue évolue de façon divergente faudra-t-il donc deux traductions, une pour la communauté de la diaspora et une pour la communauté du pays d'origine?

Pas nécessairement. Les communautés linguistiques de la diaspora sont souvent des petits groupes temporaires. Les gens retournent dès que possible dans leur pays d'origine ou perdent leur langue avec le temps.

Il arrive toutefois qu'un groupe important, qui s'identifie fortement à sa propre langue, s'enracine dans un lieu étranger et transmette sa langue aux

générations suivantes. Dans de tels cas, une traduction spécifique peut tout à fait être nécessaire. Ailleurs, les communautés en diaspora évoluent dans un environnement étranger ou multilingue et leurs besoins sont nuancés en conséquence. Il serait donc utile d'avoir, sinon une traduction, du moins la possibilité de consulter la Bible et les outils pertinents dans la langue étrangère la plus courante pour eux.

Les réfugiés n'ont-ils pas des besoins plus urgents que la traduction de la Bible? La survie à l'étranger, un emploi, la famille restée au pays... Comment SIL répond-elle à ces urgences?

Bien sûr, les réfugiés ou les immigrés ont souvent des besoins plus urgents. Toutefois, en fonction des besoins linguistiques de la diaspora, une promotion intégrale de l'utilisation de leur langue maternelle peut permettre à certains de servir au mieux leur communauté. Cela comprend l'élaboration d'une orthographe, l'analyse des structures de la langue, la création de dictionnaires, l'enseignement scolaire en langue maternelle, l'alphabétisation pour adultes, des formations d'interprètes, la publication de récits et de littérature en langue maternelle, des outils pour la lecture de la Bible et même la traduction de la Bible.

Quel est exactement ton rôle?

En tant que sociolinguiste, je travaille au sein d'un département SIL qui participe à des projets pour diverses diasporas. En équipe, nous étudions les besoins des communautés en diaspora, afin d'encourager l'utilisation consciente de leur langue maternelle, voire les aider avec des outils appropriés. Nous essayons également de trouver les moyens d'identifier et d'exploiter le potentiel des groupes en diaspora en matière de traduction et d'utilisation de la Bible. Je contribue ainsi, dans certains domaines, à intensifier et à cibler la collaboration entre SIL International et la diaspora.

Et en Suisse, quel est le potentiel des projets pour les diasporas?

Il est grand! Les statistiques de la Confédération montrent qu'en Suisse il y a près de 250 000 personnes qui parlent une langue maternelle non-européenne, y compris quelques langues de peuples qui n'ont pas encore la Bible.

Merci pour cet aperçu stimulant de la réalité des communautés en diaspora.

Pour plus d'informations: fr.wycliffe.ch/diaspora

Où parle-t-on la « vraie » langue ?

Depuis des décennies le peuple musulman des Rajas* est opprimé et persécuté dans son pays. La plupart d'entre eux ont fui et vivent désormais dispersés dans plus de 20 pays, parfois déjà depuis deux ou trois générations. Comme ils ne sont généralement pas non plus les bienvenus dans les pays où ils s'installent, ils s'efforcent de s'adapter le plus rapidement possible à leur nouvel environnement. Mais cela a d'énormes conséquences sur leur langue: ils ne parlent plus le même raja que dans leur pays d'origine. Or là-bas, il ne reste aujourd'hui qu'un tiers de ce peuple.

Qu'est-ce donc que le bon raja? Parmi tous les dialectes qui se considèrent comme du bon raja, lequel utiliser pour un projet de traduction? Faudrait-il prendre, par exemple, la variante que parlent le plus grand nombre de réfugiés raja, même si elle est influencée par la langue du pays où ils vivent actuellement ?

Il y a quelques années un Raja est devenu disciple de Jésus. Il a réussi à fuir en Europe et a commencé à traduire des textes bibliques dans sa langue. Or il avait déjà passé de nombreuses années comme réfugié dans un pays voisin de son pays d'origine. Son raja était donc fortement marqué par des emprunts à la langue de ce pays voisin. Au fil des années, sa langue maternelle avait été profondément influencée sans qu'il en prenne conscience.

«Cette traduction a attiré notre attention, quand je travaillais avec des Rajas près de leur patrie», raconte Harald Weißweg. «Notre équipe a donc voulu soutenir son auteur. Mais, lorsque nous avons testé certains de ces passages bibliques traduits auprès de Rajas parlant la langue de leur pays d'origine, nous avons constaté à notre grande surprise qu'ils avaient de nombreux problèmes à les comprendre.» Quelle ne fut pas la surprise de constater que bien des mots de la vie courante, des termes religieux et même des pronoms ordinaires utilisés par ce traducteur étaient totalement inconnus des locuteurs du raja originel. De son côté, le traducteur soutenait que son usage de la langue était correct.

Cette expérience montre que dans une situation linguistique d'une telle complexité, il est indispensable de faire des recherches approfondies sur le terrain et des tests répétés auprès de la population, avant d'aborder la question du choix d'une variante de la langue pour traduire la Bible.

Harald Weißweg (Europe et Asie) collabore avec les Rajas dans la traduction et d'autres projets.

* pseudonyme

AGENDA 2022

Plus de renseignements sur fr.wycliffe.ch/agenda

20 septembre	Soirée Mission à l'église du Réveil de Genève, à 19h30
3 novembre	Présence à la conférence ONE'
12 novembre	Journée de prière Wycliffe à Bienne
18 novembre	Soirée Connect MISSIONS, Westlake Lausanne, St-Sulpice
sur demande	Français pour réfugiés, formation d'une journée complète ou d'une demi-journée (F, CH)